

comprenant deux trésoriers payeurs et un médecin. Une surprise à l'arrivée. Les travailleurs ne sont plus à Boucha.

On cherche dans les environs. Aucune trace. Personne ne peut donner la moindre indication.

Henry Sfez, qui dirige le convoi, décide alors de diriger les hommes sur Djelloula, près de Pont-du-Fahs, où nous avons un autre camp.

Ce convoi joue de malchance.

Il est attaqué en cours de route par douze avions anglais. Quatre d'entre eux piquent vers le camion qui est transpercé de balles. Un travailleur est blessé.

Les hommes, abrités dans les fossés, agitent des mouchoirs. Les avions abandonnent l'attaque.

Sfez demande l'hospitalité d'un colon français qui accueille tout le groupe avec des attentions touchantes.

Le lendemain les hommes réintègrent Tunis sur un camion de secours.

On ne les reverra plus. La relève de Boucha est manquée.

A Tunis la nouvelle de cette tentative malheureuse s'est répandue.

Les parents affluent au bureau de recrutement et exigent des nouvelles. Les bruits les plus alarmants circulent.

Il faut retrouver ces hommes.

Les S. S. ne savent rien. Ils n'ont aucune liaison avec les secteurs.

Je décide de partir à la recherche du contingent perdu.

16 Mars

Je prends la route de bonne heure avec Henry Sfez et ses deux assistants Taieb et Baranès.

Nous allons chercher les trente-deux hommes de Boucha, nous ne rentrerons pas sans les avoir retrouvés.

L'auto grise est dans un état pitoyable. Elle fait un bruit de ferraille impressionnant.

Mais le moteur tient toujours et réalise d'excellentes performances.

En cours de route j'interroge Sfez sur les déplacements incompréhensibles qu'il fait sans arrêt.

On l'a vu à Sousse, à Kairouan, dans les environs de Tunis, souvent après le couvre-feu.

A quoi correspondent ces pérégrinations ?

Après quelques hésitations, mon compagnon me confie sous le sceau du secret qu'il est chargé d'une mission délicate consistant à veiller sur le sort des prisonniers anglais.

Il est détenteur d'un ordre de mission de la Croix-Rouge.

Les Boches ont fait main basse sur tous les stocks constitués par la Croix-Rouge américaine, mais il a pu se procurer certaines denrées et les faire parvenir.

Il a réussi d'autre part à faire admettre un certain nombre de prisonniers à l'infirmerie de la Croix-Rouge d'où plusieurs se sont évadés.

Je félicite mon ami de son cran et je lui promets de ne plus l'interroger sur ses allées et venues.

Nous arrivons à Bir M'Cherga.

Après avoir visité quelques petits détachements éparpillés dans les fermes, nous prenons la route en direction de Goubellat. Ce village se trouve dans le no man's land entre les deux armées.

Nous interrogeons partout des Français, des Arabes, des Allemands. Personne ne peut nous renseigner.

A quatorze heures, découragés, nous faisons halte près d'une ferme pour déjeuner.

Nous reprendrons ensuite nos recherches, mais nous n'avons aucune indication et nous désespérons de retrouver nos hommes.

Au moment de nous remettre en route, nous

voyons passer un Allemand revêtu de la tenue bariolée des parachutistes.

Nous l'interrogeons et chacun de nous s'évertue à lui faire comprendre ce que nous voulons.

Il finit par prononcer un nom : « Alfred »

Siez exulte aussitôt. Le chef de groupe se nomme Alfred El Beze.

Le Boche nous indique une piste qui s'enfonce à travers champs, nous signale qu'il faut tourner à droite, puis bifurquer à gauche, puis à gauche encore.

Nous sommes sûrs de nous égarer.

Nous nous efforçons alors de convaincre le soldat de venir avec nous pour nous indiquer le chemin.

Siez brandit une bouteille de malaga. Je lui offre un couteau de l'armée suisse. Il se récuse, il est attendu.

Nous finissons par le convaincre en lui promettant de le mener ensuite où il voudra. Il se décide, mais refuse les cadeaux. Drôle de Boche.

La piste est rendue très difficile par la boue. On s'enlise fréquemment et il faut pousser la voiture.

D'énormes mottes de terre nous collent aux chaussures.

Après plus d'une heure de trajet nous parvenons à une ferme isolée, à trois kilomètres des lignes, au lieu dit Enchir Gayasse.

Nos hommes sont là et nous accueillent avec joie. Je me présente au lieutenant qui commande le détachement. Il est correct mais distant.

Il se plaint de ce qu'on lui laisse des malades qui ne peuvent pas travailler. Il exige leur remplacement.

Je lui raconte la relève manquée, les difficultés rencontrées pour retrouver le détachement.

Je lui enverrai dix hommes dans les quarante-huit heures pour remplacer les plus malades.

Pendant que je discute avec les travailleurs et leur

distri
avec l

Au

Nou
compa

boutei
Il p

20 Ma

Je r
chef d

La s
sont à

« ...I
nous a

un cor
S.S., a

tous.

Il fa
C'est

camp
qués d

Notr
pénible

au bou
L'em

santeri
aux Al
bout d

Que
Le cri

vons y

En d
tur et

mutati
Tous

cile et
Sousse,

istribue leurs lettres, Sfez entame un conciliabule avec l'officier. Le termite est entré en action.

Au départ il me déclare : « Je l'aurai celui-là ».

Nous rentrons par la piste boueuse et nous raccompagnons le parachutiste qui finit par accepter la bouteille de malaga.

Il l'a bien méritée.

10 Mars

Je reçois une lettre alarmante de Gilbert Taieb, chef des travailleurs de Bizerte.

La situation est critique et de nouvelles exécutions ont à craindre. Les hommes sont exaspérés.

« ...Il est temps et on ne doit plus dire demain nous agirons. Il faut, sans perdre un instant, envoyer un contingent d'hommes à Bizerte avec l'accord des S.S., afin d'aboutir à la relève. Il y va de l'intérêt de tous.

Il faut craindre que des têtes tombent... ».

C'est toujours le même problème. Les hommes des camps exaspérés d'une part. La rébellion des planqués d'autre part.

Notre maigre police est découragée. Elle a réussi énièmement à assurer la relève de Boucha. Elle est au bout du rouleau.

L'emprisonnement d'otages est devenu une plainte. On sait fort bien qu'après les avoir montrés aux Allemands pour la forme, nous les relâchons au bout de deux jours.

Que faire alors ? Il n'est plus question des Boches. Le cri de détresse vient des nôtres et nous ne pouvons y demeurer sourds.

En désespoir de cause, je monte à la Kommandantur et avec une imprudente violence je demande la mutation immédiate du camp de Bizerte.

Tous les travailleurs sont à proximité de leur domicile et rentrent chez eux le soir. Il en est ainsi à Sousse, à Sfax, à Kairouan.